

68 : Ouvriers Etudiants même combat : constat ou objectif ?

Le mouvement étudiant de mai 68 a servi de détonateur à la plus grande grève générale du 20^{ème} siècle. Les slogans sur « l'unité étudiants/travailleurs » ont couvert les murs des facultés notamment, les banderoles proclamant « étudiants, ouvriers, même combat » ont scandé les manifestations du printemps 1968.

Si cette idée d'unité semblait aller de soi, sa mise en pratique n'était pas évidente. Si du côté des jeunes on souhaite l'ouverture du « ghetto étudiant »⁽¹⁾, c'est qu'il y a des barrières. Et l'on a en mémoire les images du cortège étudiant traversant le sud de Paris de la Sorbonne à Renault-Billancourt, la « forteresse ouvrière »⁽²⁾ qui méritait bien son nom : grilles fermées, étudiants interdits d'entrée dans l'usine occupée par les ouvriers, et pire, des affiches de « mise en garde » de la CGT à l'encontre de provocateurs « extérieurs à la classe ouvrière »... Ainsi donc, cette « unité étudiants/travailleurs » serait moins un constat qu'un objectif, peu – ou pas – réalisé du fait du cordon sanitaire dressé par les bureaucraties soucieuses de tenir à l'écart les étudiants pour protéger de la contagion « gauchiste » les masses ouvrières.

Il convient d'aller au delà de cette vulgate, et de (se) poser un certain nombre de questions, et d'abord celle du pourquoi ? Quand on parle « d'unité des étudiants et des travailleurs », cela suppose qu'il s'agit de deux entités distinctes (et que l'étudiant n'est pas un travailleur). Et si ces groupes sociaux ont des intérêts différents, éventuellement contradictoires, l'unité va-t-elle de soi, et la CGT ou le PCF n'auraient-ils pas alors raison ?

En Mai 68 la représentation de ce que sont les étudiants semble partagée aussi bien par les leaders ouvriers qu'étudiants : il s'agit d'enfants de la (petite) bourgeoisie, destinés à devenir l'encadrement de demain (professions libérales, cadres, hauts fonctionnaires). Ces schémas mentaux sont issus d'une tradition ouvriériste qui marque



Le 13 mai 68, à la Sorbonne.



autant le PCF que ses dissidences ou les milieux chrétiens progressistes pour qui il faut se mettre au service des ouvriers, des plus pauvres.

Il s'avérait plus simple dès lors pour les directions du PCF et de la CGT de critiquer les « étudiants » petits-bourgeois qui avaient l'audace de « donner des leçons à la classe ouvrière » pour tenter de provoquer un réflexe de méfiance sociale, que de se situer sur le terrain d'un débat politique avec d'autres courants du mouvement ouvrier, d'extrême gauche, qui étaient effectivement plus implantés (mais pas exclusivement) dans la jeunesse estudiantine.

C'est de cette vision caduque de l'étudiant que sont prisonniers les militants, conduisant à une méfiance (étudiant = petit bourgeois = gauchiste = futur patron), ou à une sous-estimation des revendications spécifiquement étudiantes ou universitaires qui amène soit à une désertion des facultés pour « servir le peuple », soit à ne considérer le mouvement étudiant que dans sa fonction politique (détonateur, « avant-garde tactique »).

Petits bourgeois ou futurs salariés ?

Or, le monde étudiant change avec l'augmentation des effectifs : 215 000 étudiants en 1960-61, 500 000 en 1968. La transformation n'est pas que quantitative. Certes, la proportion d'enfants d'ouvriers est faible, bien plus faible que dans la société, mais elle augmente, passant de 3 à 10 % (c'est à dire décuplant presque en chiffres absolus : de 6 000 à 50 000), et le prolétariat ne se résume pas à la catégorie statistique d'ouvriers. Quant à l'avenir de l'étudiant, il est de plus en plus – si l'on excepte des secteurs comme médecine, pharmacie, grandes écoles – celui de salarié qualifié, aux fonctions d'encadrement technique plus que d'autorité, de fonctionnaire moyen, au sein d'un prolétariat élargi. De surcroît l'augmentation du chômage – notamment des jeunes (250 000 jeunes chômeurs d'après les chiffres de l'Union des associations fami-

GERME...

Le Germe (Groupe d'études et de recherches sur les mouvements étudiants) mène depuis sa constitution un travail de recherches et s'intéresse donc aux archives, aux témoignages. Pour ce faire, il a créé avec des « anciens » (de l'AAUNEF) et des professionnels de la conservation et de la documentation un « Conservatoire des mémoires étudiantes », et avec l'Université et la Ville de Reims la « Mission CAARME » (Pour un centre d'animation, d'archives et de recherches sur les mouvements étudiants). Sur leurs trois sites, vous pouvez consulter bibliographies, contributions, inventaires, entretiens enregistrés, expositions virtuelles, documents scannés (tracts de mai 68, correspondance de l'UNEF sous l'occupation...).

APPEL À TÉMOINS

Vous avez dans vos caves ou greniers des documents, journaux, archives...
Vous avez un témoignage à apporter, et ne savez qu'en faire ?
Et bien voilà, vous savez.
www.germe.info, caarme.fr ou cme-u.fr

liales en 1968) – et la « déqualification » due à l'inflation et à la dévaluation des diplômes, alors que le conseil des ministres examine un projet de sélection à l'entrée de l'université, ont de quoi nourrir l'inquiétude de ces « néo-arrivants », aux *habitus* plus populaires qu'héritiers. Nous avons là des effets de la réforme Berthoin (1959) qui a supprimé l'examen d'entrée en 6^{ème} et ouvert les portes aux filières du secondaire et du supérieur à des populations qui en étaient exclues, et qui demeurent culturellement étrangères à une institution qui ne leur était a priori pas destinée.

Et si *Les héritiers* de Bourdieu et Passeron décrivent bien les étudiants parisiens de lettres en Sorbonne, les études ultérieures sur d'autres universités de province – notamment les plus récentes et les nouvelles antennes universitaires comme Brest³⁾ – montrent une présence populaire plus importante. Les liens sociaux entre étudiants et ouvriers sont plus développés au sein même du monde étudiant et au sein de familles ouvrières, comme à Nantes, Caen, dans les fratries où l'unique étudiant, la seule étudiante, côtoie ses frères et sœurs qui ont arrêté leurs études plus tôt. Ainsi, au delà de l'appel de l'association générale de l'UNEF, peut s'expliquer la participation étudiante aux manifestations ouvrières de Caen début 1968, où les jeunes ouvriers jouent un rôle important dans les affrontements avec la police, ce qui symbolise ce combat aux intérêts communs.

De réels échanges, néanmoins...

En mai et juin 68, même si « l'union » ne prend pas les formes espérées (les liens entre PCF et CGT avec les mouvements étudiants et l'UNEF sont rompus assez vite à l'échelle nationale), les jonctions sont finalement nombreuses. D'abord, entre UNEF et CFDT, depuis la guerre d'Algérie, les liens sont d'autant plus étroits que les évolutions sociologiques des mondes étudiants et employés, techniciens semblent revêtir des caractéristiques communes (« prolétarianisation » du devenir ou de la situation). Ceci est manifeste au moment du meeting de Charléty, le 27 mai, qui rassemble des dizaines de milliers de travailleurs, d'étudiants, avec des fédérations FO, des sections CGT. La confiance est telle que la CFDT fait dépendre sa position quant à la manifestation CGT du 29 mai (pour un « gouvernement populaire ») de la réponse du BN de l'UNEF⁴⁾. On sait que l'UNEF n'y appela pas car la CGT et le PCF refusaient de protester contre l'expulsion de « l'anarchiste allemand » Cohn Bendit. Mais c'est essentiellement sur le terrain que les jonctions sont manifestes. D'abord, le nombre important de jeunes travailleurs dans les manifestations

étudiantes du début mai méritent d'être souligné, qui constituent un nombre non négligeable de jeunes arrêtés⁵⁾. Ce sont ces « blousons noirs », apprentis, jeunes chômeurs ou ouvriers, venant des banlieues ouvrières, que la police va qualifier de « pègre ». Quarante ans après, Sarkozy usera du terme de « racaille »...

Des témoignages attestent du passage, des visites de travailleurs en Sorbonne occupée, désireux de connaître ces « étudiants », ces « gauchistes » qu'on veut leur cacher, ambiance de débats qui tranche avec des occupations d'usine où seuls les bureaux syndicaux constituent (sans élections) des « comités de grève ».

Même à Renault-Billancourt, on discute – notamment entre jeunes métallos et étudiants – jusqu'assez tard au travers des grilles. Dans les comités d'action de quartiers, à Paris comme en province, des étudiants et des ouvriers, des employés, des chômeurs, se retrouvent ensemble, appuyant telle ou telle entreprise occupée. Les relations institutionnelles entre comités d'action, UNEF, syndicats de salariés sont aussi fréquentes, et ne concernent pas que des sections CFDT. Sans aller aussi loin que la « Commune de Nantes », loin des consignes et des frayeurs confédérales, sur la base de liens locaux tissés au travers de l'histoire récente, notamment depuis la guerre d'Algérie, des syndicats CGT n'ont aucun état d'âme à laisser salariés et étudiants discuter ensemble, même si souvent les ouvriers estiment que les étudiants sont « trop bavards »... mais après tout, c'est leur « métier » d'intellectuel que d'utiliser la parole et l'écriture⁶⁾.

L'histoire de Mai 68 n'a ainsi pas fini d'être revisitée, en profondeur, pour aller au delà des mythes, mais on ne peut être que saisi à chaque fois de la profondeur et de l'ampleur du bouleversement révélé, et des possibilités qui étaient ouvertes. ■

ROBI MORDER

✓ Cet article synthétise une partie de la communication développée par Robi Morder avec Jean-Philippe Legois lors du colloque co-organisé par le GERME et la Mission CAARME : « A la redécouverte des mouvements étudiants dans les années 1968 », Reims, 25 et 26 janvier 2008.

- 1) Intitulé du livre de Nicole Abboud Maupeou, *Anthropos*, 1974.
- 2) Jacques Frémontier, *La forteresse ouvrière, Renault, Fayard*, 1971.
- 3) Vincent Pohrel, *Mai 68 au collège universitaire de Brest*, maîtrise, 1988, et ses interventions dans les colloques et séminaires ultérieurs du GERME.
- 4) Témoignage de Jacques Sauvageot au colloque du 25 janvier 2008 à Reims.
- 5) Gérard Mauger, colloque du GERME, « nouveaux regards sur le mai étudiant et jeune », 15 mai 1998, Paris.
- 6) Xavier Vigna, auteur de *L'insubordination ouvrière*, a abordé cet aspect dans un séminaire en février dernier à Sc-Po sur la jeunesse ouvrière en mai 68.

DANS LA COLLECTION GERME CHEZ SYLLEPSE :

Robi Morder (coord), *Grenoble 1946, Naissance d'un syndicalisme étudiant*, Syllepse, 2006.
Jean-Philippe Legois, Alain Monchablon,
Robi Morder (coord), *Cent ans de mouvements étudiants*, 2007.
Collectif 4 bis, *Le CPE est mort, pas la précarité*, 2007.

A PARAÎTRE EN 2008-2009 :

Jean-Philippe Legois (coord), *A la redécouverte des mouvements étudiants dans les années 1968* (12 ans de colloques, séminaires et travaux du GERME sur 1968).
Robi Morder, Caroline Rolland Diamond (coord), *Internationalismes et internationales, cosmopolitismes et migrations étudiantes*.



Billancourt, les portes sont fermées, la grève commence...